

1

Introduction

• Pierre Marie, Marc Masson, Yves Sarfati

Cet ouvrage aborde les énigmes du plaisir et de son opposant, le déplaisir, en confrontant, d'une manière inédite, plusieurs points de vue : neurobiologique, développemental, psychanalytique, philosophique, neuroscientifique. Car la compréhension des mécanismes du plaisir et du déplaisir impose de saisir à la fois leurs origines somatiques et cérébrales et leur inscription historique et sociale. En réunissant un ensemble transdisciplinaire de chercheurs et de jeunes cliniciens, *Actualités sur le plaisir* permet d'accéder à un panorama global, pédagogique et synthétique de la question en 2022.

Le texte de Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, sert de fil rouge à toutes les démonstrations et donne aux différentes approches leur point de départ et leur cohérence. À l'origine, les contributeurs du présent livre, plus quelques autres comme Matthias Pessiglione et Jean-Pol Tassin, avaient été réunis dans un colloque célébrant le centenaire de la parution de *Jenseits vom Lustprinzip*, écrit datant de 1919, finalisé et publié en novembre 1920. Exactement un siècle plus tard donc, les 13 et 14 novembre 2020, tous les auteurs ici présents étaient invités à débattre autour de ce texte fondamental, dont plusieurs extraits, entre deux conférences, étaient dits par le comédien Cyril Anrep. On sait que Freud y fait la part belle à des thèmes qui le préoccupent depuis 1915 au moins : les apories du principe de plaisir de Fechner, des interrogations sur la mort d'un côté, sur les pulsions de l'autre, qu'il réunit et noue pour la première fois dans le concept difficile de pulsion de mort. Les 20 millions de morts et 20 millions de blessés de la Grande Guerre qui s'achève à peine l'y obligent, suivis des 50 à 100 millions de morts de la grippe espagnole, entre le printemps 1918 et le printemps 1919.



Troublante était donc la coïncidence qui nous conduisait, nous les organisateurs de ce colloque et éditeurs du présent ouvrage, à maintenir une telle célébration tandis que la pandémie de coronavirus, flambant début 2020, se trouvait en novembre dans sa deuxième vague. Nous avons ainsi fait face aux aléas de la période, aux incertitudes à mener notre projet à terme, aux tentations de le reporter, aux désistements des lieux supposés l'accueillir – le grand amphithéâtre de Necker d'abord, puis l'amphithéâtre Farabeuf de l'École de Médecine, à Paris –, pour finir avantagement, tandis que se décrétait tout juste le deuxième confinement, au studio des Batignolles dont la taille permettait d'accueillir les intervenants tandis que le public, confiné, nombreux, interactif, se trouvait à domicile, trop heureux de trouver l'occasion de réflexions et d'échanges au cœur d'une année où toute rencontre se trouvait bannie. C'est dans ce contexte plein de peurs et non exempt d'échos historiques que nous débattions de la compulsion de répétition, des séquelles traumatiques et de leurs avatars, du plaisir et du déplaisir. Le texte de Freud révoquant ses anciennes croyances résonnait, ô combien, avec nos questions et nos doutes, qui croisaient son regard s'agissant du « Monde d'avant ».

Stephan Zweig, de son côté, s'est interrogé, comme son ami Freud mais avec, lui, plus de vingt années de recul, sur les bouleversements définitifs introduits par la Première Guerre mondiale et la grande pandémie qui lui succéda. De quoi la Belle-Époque était-elle le nom, se demande-t-il a posteriori en 1942 ? Quelle fut-elle, cette Belle-Époque, pour que des majuscules la distinguent comme la belle époque majuscule, avant que les frontières pan-européennes outrageusement ouvertes ne se referment brutalement, que le nationalisme, le repli sur soi, l'immobilisme et la sidération ne l'emportent partout ? Zweig apporte sa réponse posthume dans le *Monde d'hier – Souvenirs d'un Européen* : l'avant-guerre fut une époque héritière d'un siècle de progrès, de croyance positiviste en la science, une marche confiante vers l'aventure moderne, d'épanouissement européen de la culture, le chant du cygne d'une civilisation transnationale, « un commun optimisme » à son apogée. Et s'interrogeant sur la fin aussi violente qu'inattendue, stupéfiante, de cette apogée, sur l'irruption sidérante du réel de la guerre et des morts par dizaines de millions, sur la fin brutale d'une époque si promise au plaisir, aux plaisirs, à tous les plaisirs, il analyse : « Si aujourd'hui on se demande à tête reposée pourquoi l'Europe est entrée en guerre en 1914, on ne trouve pas un seul motif raisonnable, pas même un prétexte. Il ne s'agissait aucunement d'idées, il s'agissait à peine des petits districts frontaliers ; je ne puis l'expliquer autrement que par cet excès de puissance, que comme une conséquence tragique de ce dynamisme interne qui s'était accumulé durant ces quarante années de paix et voulait se décharger violemment. Chaque État avait soudain le sentiment d'être fort et oubliait qu'il en était exactement de même

du voisin ; chacun voulait davantage et nous étions justement *abusés par le sentiment que nous aimions le plus : notre commun optimisme*. Car chacun se flattait qu'à la dernière minute l'autre prendrait peur et reculerait ; ainsi, les diplomates commencèrent leur jeu de bluff réciproque. Quatre fois, cinq fois, à Agadir, dans la guerre des Balkans, en Albanie, on s'en tint au jeu ; mais les grandes coalitions resserraient sans cesse leurs liens, se militarisaient toujours plus. En Allemagne, on établit en pleine paix un impôt de guerre ; en France, on prolongea la durée du service ; *finalement les forces en excès durent se décharger¹ »*.

Par deux fois, Zweig utilise le terme de « décharge », de forces qui se déchargent, du dynamisme interne de puissances accumulées « qui voulait se décharger violemment ». C'est exactement de la même image dont il est fait usage dans *Au-delà du principe de plaisir*, à la simple différence que Freud s'interroge, non pas comme Zweig sur les pays, les gouvernements et les peuples, mais sur les forces en présence dans le psychisme humain. Et pour exprimer le caractère irrépressible, explosif, de la décharge, ce « morceau d'activité », Freud a usé de termes allemands dont son traducteur Jean-Pierre Lefebvre a bien souligné la sonorité plosive, des monosyllabes toniques, caractéristiques du texte de 1920, « un quadrille verbal » – perdu dans la version française –, où insistent les mots *Drängt* (poussée de stimulus, force intérieure), *Zwang* (contrainte), *Trieb* (pulsion), *Reiz* (stimulus, excitation). Bref, un syntagme bien démonstratif de la nature éruptive de l'énergie pulsionnelle. Décharge : le lecteur de ce volume retrouvera le principe plusieurs fois évoqué, décliné, repris, parmi les différentes contributions qui le constituent. Décharges immédiates, décharges différées, auxquelles les plus récentes découvertes électrophysiologiques, biologiques, épigénétiques, donnent leur acuité et assoient la pertinence.

Car *Au-delà du principe de plaisir*, qui fut publié avec une cartographie très complète du sujet pour l'époque, permet de mesurer les progrès réalisés avec la moisson d'un siècle de connaissances. La découverte du circuit de la récompense par Olds et Milner en 1954 en est une étape, mais de nouvelles données viennent complexifier la donne en 2022. Notre célébration du centenaire est bien conforme au souhait de Freud lui-même, qui appelait de ses vœux une révision de ses vues à l'aune des futures descriptions physiologiques ou chimiques : « La biologie est en vérité un royaume aux possibilités illimitées ; nous avons à attendre d'elle les éclaircissements les plus surprenants et nous ne pouvons pas deviner *quelles réponses*

1. Zweig S. *Monde d'hier – Souvenirs d'un Européen* (1944). Paris : Belfond, 1993, p. 267. C'est nous qui soulignons.



elle donnerait dans quelques décennies aux questions que nous lui posons...² ». Le moment est venu d'un bilan répondant à Freud dix décennies plus tard.

Ajoutons enfin qu'*Au-delà du principe de plaisir*, jalon historique, est devenu un fondamental de la culture européenne, soulevant des interrogations toujours brûlantes d'actualité et parfois inacceptables. Installant la compulsion de répétition, la pulsion de mort et la haine au centre de la vie humaine, il pose des questions cruciales. Celles du *pourquoi* : quel processus sont à l'œuvre pour que la volonté n'ait aucune prise sur eux ? Celles du *comment* : quelle est leur source, quelles sont leurs conséquences pour la conduite thérapeutique du psychanalyste ou du psychiatre ?

Comment comprendre les pulsions de vie et de mort en 2022 ? L'échec thérapeutique et la réaction négative ? Comment la compulsion de répétition s'articule-t-elle, entre la clinique et les plus récents modèles neuroscientifiques ou épigénétiques ? Quels sont les apports des modèles neurobiologiques, des marqueurs somatiques, de la science cellulaire au principe de répétition et au travail du négatif ? Il s'avère que l'expérience précoce de l'enfant avec son entourage, qui signe la singularité toujours contextualisée de ses symptômes, est implémentée dans les circuits neuraux qui lui imposent les contraintes de son organisation. Aussi, comment comprendre les pulsions de vie et de mort à partir de là ? Quel rôle la douleur joue-t-elle dans l'équation ?

L'ambition fixée par cet ouvrage à la croisée des sciences dures et des sciences humaines est de proposer des réponses en articulation avec des présentations cliniques élaborées par des groupes de jeunes cliniciens : psychologues, psychiatres, psychanalystes. Il s'agit bien de poursuivre sur la voie d'une « Éthique du décloisonnement entre psychanalyse, psychiatrie et neurosciences », pour aborder l'intrication du plaisir et du déplaisir tant à partir de modèles théoriques que de témoignages cliniques afin de redonner tout leur tranchant à l'expérience psychanalytique et à la pratique d'une psychiatrie psychodynamique.

*Pour tout progrès, quelque chose régresse ;
Pour toute conquête, quelque chose est perdu ;
Dans toute découverte, quelque chose est occulté.*

Et puisqu'il revient, dit-on, aux poètes et aux écrivains de percevoir et de décrire mieux que quiconque toutes les facettes de l'âme et de la société humaines, donnons pour finir, et après Stephan Zweig, la parole à Tristan Garcia. À travers les

2. Freud S. *Au-delà du principe de plaisir* (1920). Œuvres complètes t. XV. Paris : PUF, 1996, p. 334. C'est nous qui soulignons.

facettes les plus sombres du prisme du plaisir/déplaisir, cet écrivain contemporain et fin observateur de l'époque nous raconte une autre histoire l'humanité. Il regarde la souffrance et les efforts qu'elle engendre comme premier dénominateur commun entre les vivants : « Ce qui m'intéresse n'est pas tant la souffrance, la douleur physique, les tourments psychologiques ou leur mélange indiscernable, que l'effort : tout ce qui fait un effort, tout ce qui se tord et se tend dans un sens, tout ce qui s'oriente, tout ce qui essaie, même de manière aveugle et sourde. Et tout ce qui fait un effort finit par être contrarié. Il y a un obstacle, un adversaire, un ennemi, une force contraire. Quelque chose s'oppose, casse et déchire. C'est cette caractéristique des vivants dont je voudrais raconter l'histoire : la capacité à être contrarié, l'espoir de dépasser cette contrariété permanente, cet effort, cette lutte, peut-être vaine, peut-être pas. »³

En déplaçant la question du plaisir/déplaisir vers le régime de l'effort et donc de l'action, Tristan Garcia aborde en même temps et au plus serré, la prémonition freudienne des pulsions et sa traduction en phénomènes organiques de dérèglement, de dérégulation, qui trouvent en 2022 leur exacte inscription en matière neuronale et cérébrale. Au lecteur d'en juger, à présent.

3. Tristan Garcia. Entretien réalisé par Sophie Joubert et Nicolas Doutent. Version longue de l'article paru le vendredi 15 février 2019 dans *l'Humanité*.
<https://nicolasdoutent.wordpress.com/2019/02/15/tristan-garcia-%E2%80%89nous-vivons-aujourd'hui-avec-la-passion-du-particulier%E2%80%89/>